

SORTIE EN SALLES

9 mars 2022

Distribution



LA VINGT-CINQUIÈME HEURE

La Vingt-Cinquième Heure
distribution@25eheure.com
07 60 38 89 64

Presse



N66
Anne-Lise Kontz
anne-lise@n66.fr
07 69 08 25 80



CITATIONS

ABUS DE CINÉ

Un film rare et indispensable.

**VOIR
AIRE**

Un éclairage puissant sur le mécanisme de la violence sexuelle.

**BANDE
A PART**

Il y a une inventivité extrême dans la proposition d'Alexe Poukine.

Alexe Poukine filme avec une douceur feutrée, pleine d'empathie, mais sans concession aucune.

le Bonbon

Excellent documentaire !

**Le Canard
enchaîné**

Une pudeur et une acuité salvatrices

Chérie
FM

Puissant et indispensable.



fiches du cinéma

Un dispositif de mise en scène saisissant.

Sans Frapper ouvre une réflexion profonde sur la notion de consentement.



Fort et nécessaire.

franceinfo:

Un parti pris de réalisation audacieux et éclairant la question du viol.

Autant sur le fond, que sur la forme, *Sans frapper* est un film fort et éclairant.



Brut et quasi pédagogique.

Le lâcher-prise des comédiens impressionne.

Le Monde

Un documentaire subtil.

L'histoire d'Ada se mélange à celle des autres, toutes se répondent, gonflent l'écho d'une parole collective à laquelle il est impossible de rester sourd.



positif

Un éclairant et bouleversant partage.

PREMIERE

Sans Frapper ne laisse personne indemne : ni ses interprètes ni les spectateurs (...)

Télérama'

On sort de ce documentaire enrichi (...)



du fiches cinéma

Mars 2022

Sans frapper

de Alexe Poukine

Le récit de l'événement qui a marqué la vie d'Ada est raconté par d'autres femmes et hommes, dont les histoires se mêlent à la sienne. Un documentaire au dispositif de mise en scène saisissant, qui ouvre une réflexion profonde sur la notion de consentement.



★★★ Ada avait 19 ans le soir où elle a accepté de dîner avec l'ex-petit ami de sa colocataire. Elle ne pouvait pas savoir que ce soir-là, aussi banal qu'il puisse paraître, allait marquer sa vie. Ni les deux autres fois où elle déciderait de revoir celui qui l'avait anéantie, en s'appropriant son corps comme si c'était un objet, comme s'il n'y avait pas de différence entre elle, le canapé, l'abat-jour, ou le plafond depuis lequel elle regardait la scène. Parce qu'Ada, en réalité, n'était plus là. Ada n'est pas non plus dans le film, et pour autant elle est présente dans toutes les femmes et tous les hommes qui récitent son histoire, pour finir par raconter la leur. C'est dans cette ambiguïté, dans l'interchangeabilité des récits et des visages, et dans l'unicité de chacun, que le documentaire de la cinéaste belge Alexe Poukine puise sa force. *Sans frapper* interroge cette zone grise qui fait peur, parce qu'elle dévoile un monde où il n'y a pas de bourreaux ni de victimes au sens propre (ou, du moins, pas tels qu'on les représente d'habitude). Les bourreaux peuvent être des gens apparemment aimables, tandis que les victimes, souvent, ne parviennent pas à se considérer en tant que telles, ou ne pourraient pas supporter que leur soit en plus collée une telle étiquette. Dans le film, comme dans la plupart des histoires d'abus sexuels, le mot "viol" tarde à être prononcé. Il doit sortir de la bouche d'une institution, ou être écrit en caractères bien lisibles sur un bout de papier pour trouver sa légitimité. Souvent, il faut des années pour surmonter la honte, l'insécurité, ou pour que les souvenirs reviennent, pour comprendre que le mal qui vous ronge n'est plus supportable. Et lorsqu'on trouve enfin le courage de se rendre au commissariat, c'est pour finalement s'entendre

DOCUMENTAIRE
Adultes / Adolescents

♦ GÉNÉRIQUE

Scénario : Alexe Poukine et Ada Leiris **Images :** Elin Kirshfink
Montage : Agnès Bruckert **Son :** Bruno Schweisguth et Marie Palus **Production :** Centre Vidéo de Bruxelles et Alter Ego Productions **Coproduction :** Take Five Productions **Producteur :** Cyril Bibas **Coproducteurs :** Alon Knoll et Gregory Zalcman
Distributeur : La Vingt-Cinquième Heure.

85 minutes. Belgique - France, 2019

Sortie France : 9 mars 2022

dire : "Il ne faut pas dire que vous aviez flirté avec lui, parce que vous vous disqualifiez complètement", ou encore : "Ce sera votre parole contre la sienne". Le film interroge les notions de consentement et de responsabilité en partant du scepticisme initial lié à l'histoire d'Ada, qui nous amène à reconnaître l'absurdité qu'il y a à se questionner moins sur le viol que sur son choix de revoir celui qui l'a commis. Sans juger, les témoignages récoltés par Poukine ne sont que le reflet d'une société basée sur la domination et la soumission, et qui considère le corps, et pas seulement celui des femmes, mais des êtres humains en général, comme séparé de l'esprit, c'est-à-dire comme un bien à posséder et à exploiter, à l'instar de tous les autres. À travers ses cadrages, la cinéaste met en scène une sorte de banalité du mal : douze femmes et deux hommes filmés dans l'intimité de leurs appartements, où la lumière douce qui vient des fenêtres nous plonge dans une atmosphère faussement rassurante. *Sans frapper*, nous dit le titre : c'est-à-dire entrer sans demander la permission, et partir sans avoir laissé de blessures visibles, mais dont les cicatrices resteront pour toujours. Le dispositif du film n'est finalement que la métaphore de l'importance qu'il y a à se mettre dans la peau de quelqu'un d'autre, pour comprendre que cette histoire aurait pu être la nôtre, que "ça aurait pu être moi". **_M.G.**

Visa d'exploitation : 152384. Format : 1,85 - Couleur - Son : Dolby SRD.

© les Fiches du Cinéma 2022

n66

Presse : Anne-Lise Kontz / anne-lise@n66.fr

positif

Mars 2022

Sans frapper

Documentaire belgo-français,
d'Alexe Poukine.

Plusieurs personnes parlent face caméra, souvent à contre-jour devant une fenêtre d'appartement, filmées avec une douceur bienveillante. Une voix *off* les reprend, réagit, relance, les tutoie. Le dispositif est étrange : une histoire est racontée à la

première personne, mais les narratrices (et quelques narrateurs, plus rares) se passent le relais.

Cette histoire est celle d'une jeune femme qui s'est fait violer plusieurs fois par un « ami » ; elle se laisse faire, ne crie pas, ne porte pas plainte, met du temps à réaliser puis à raconter de façon cohérente ce qu'elle a subi. Le bourreau est entré sans frapper, la victime s'en est sortie sans parler. Elle n'a même pas songé à porter plainte.

Le récit de la victime est interprété pour nous par plusieurs actrices ou acteurs (professionnels ou non) qui, chacun, commentent l'écho de ce récit avec leur propre expérience. Se révèlent ainsi des cas de viols si « ordinaires » qu'ils ne sont presque jamais dévoilés, ni en privé ni dans les médias, car ils ne correspondent à aucune « case » habituellement répertoriée (agression nocturne, personnalité publique, inceste, pédophilie, violence conjugale...). Ce non-dit n'en fait que plus de dégâts dans l'existence des victimes. En « interprétant » le récit d'une autre, les différentes personnes choisies par la cinéaste libèrent la parole sur leur propre expérience de victime... ou de bourreau. La mise en abyme fait aussi de ce documentaire une réflexion sur la catharsis de l'acteur, sur la notion d'empathie avec le spectateur et sur les clichés de la représentation. Malgré la crudité de certains propos, tout voyeurisme est banni au profit d'un éclairant et parfois bouleversant partage.

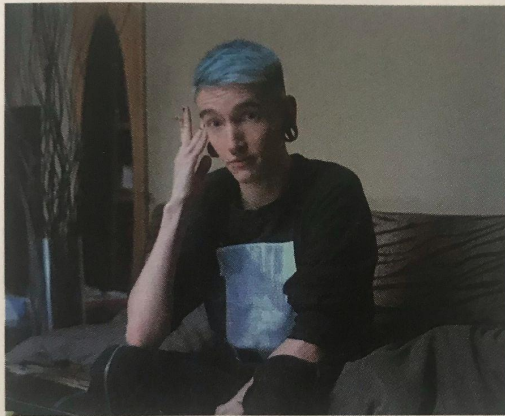
Yann Tobin

PREMIERE

Mars 2022

9 MARS | ★★★★★

SANS FRAPPER



© LA VINGT-CINQUIÈME HEURE

La réalisatrice Alexe Poukine filme plusieurs comédiennes de tous âges récitant le long témoignage morcelé et recousu d'une femme, violée de façon répétée par un de ses amis lorsqu'elle avait 19 ans. Un

témoignage auquel se mêlent d'autres récits et d'autres expériences autour des diverses dominations masculines qui nous entourent. Le procédé, implacable et glaçant, ne laisse personne indemne ; ni ses interprètes, dont la caméra capte intentionnellement les hésitations et les bouleversements ; ni les spectateurs qui prennent la force du récit en pleine poire. Ce double impact, qui agit à la fois à l'intérieur du film et à l'extérieur, est – pardon pour cette expression apparemment triviale – d'une violence salutaire. ♦ SP

Pays France, Belgique • De Alexe Poukine • Documentaire • Durée 1 h 25

Autopsie d'un viol

● Avant que l'affaire Weinstein ne libère la parole, la documentariste Alexe Poukine a recueilli longuement le témoignage d'Ada, violée à plusieurs reprises. Son récit l'interroge, persuadée comme beaucoup qu'un viol est forcément commis par un monstre. Sauf que là, non. Comme dans 80% des cas, «*la victime connaît la personne qui abuse d'elle et un tiers des viols ont lieu dans le couple*», apprend-elle. Elle soumet alors le texte à quatorze personnes, femmes et hommes, victimes et bourreaux, qui se l'accaparent et le disent face caméra. Pas de musique, pas d'effets. Procédé radical mais saisissant qui concrétisent et expliquent, au-delà de l'horreur d'un acte irréversible, la culpabilité et la honte. ■ c.c.

Sans frapper, réal. Alexe Poukine. Actuellement en salles.

CINÉMA

SANS FRAPPER

ALEXE POUKINE

Quatorze hommes et femmes portent les mots d'une jeune adulte victime de viol. Et chacun se livre à sa façon.



Du témoignage affreusement banal d'Ada, violée à trois reprises, à l'âge de 19 ans, par un garçon qu'elle connaissait et auquel elle n'a pas opposé de résistance, Alexe Poukine a tiré ce documentaire qui bouscule nos représentations du violeur les plus communes. Celles d'un agresseur inconnu, agissant nuitamment et armé, que la cinéaste avait elle-même en tête avant de s'engager dans la réalisation de *Sans frapper*.

Ada s'est confiée à elle en venant la trouver après une projection de son précédent film. Une ample réflexion est ainsi née sur les rapports entre les sexes tels qu'ils se vivent dans le sexe, s'appuyant sur une mise en commun des mots d'Ada, endossés par des femmes et des hommes qui auraient pu être à sa place. Énoncé tour à tour par quatorze voix, son témoignage prend



des intonations, des visages et des âges variés et formant comme un chœur. Puis chacun livre son ressenti sur ce qu'a enduré Ada, et se confie sur les expériences physiques plus ou moins contraintes qu'il a lui-même vécues.

Si la rigidité du dispositif produit ici ou là quelques fausses notes, l'éclatante sincérité des propos prend peu à peu le pas sur l'artifice de la mise en forme. La subjectivité de chacun, son histoire intime et sa sexualité entrent en résonance avec celles du spectateur. Et l'on sort de ce documentaire enrichi par ce qu'il donne l'occasion d'entendre, sans asséner de paroles péremptoires ni adopter à notre égard une position d'autorité. Dans une délicatesse en plein accord avec le point de vue qui le guide. — **François Ekchajzer** | Documentaire, Belgique/France (1h25).

L'actrice Epona Guillaume, parmi plusieurs autres qui auraient pu être à la place de la victime.

À NOS LECTEURS
*Télérama n'a pas été invité à la projection de **Murder Party**, de Nicolas Pleskof, et **Permis de construire**, d'Éric Fraticelli. (Critiques sur [Télérama.fr](https://www.telerama.fr))*

<https://www.telerama.fr/cinema/films/sans-frapper-1-192186705.php>

ACTUALITÉS

Viol : savez-vous vraiment ce que c'est ?

13/03/2022 (MIS À JOUR À 08:29)

Entretien | C'est l'histoire d'Ada, une jeune fille vierge violée à 19 ans par un copain. Elle ne comprend pas tout de suite ce qui s'est passé alors elle retourne le voir pour en parler et il la viole à nouveau à deux reprises. Une histoire tellement banale que la réalisatrice Alexe Poukine a voulu raconter.



Manifestation pour défendre le droit des femmes, place Saint Augustin à Paris le 26 novembre 2021. • Crédits : Vincent Isore - Maxppp

Depuis le début de la vague [#MeToo](#) en 2017, le mot viol est partout. Il fait peur, provoque de la colère. Mais en dehors de [sa définition juridique](#) ("Tout acte de pénétration sexuelle, de quelque nature qu'il soit, ou tout acte bucco-génital commis sur la personne d'autrui ou sur la personne de l'auteur par violence, contrainte, menace ou surprise"), ce que recouvrent ces quatre lettres est souvent réducteur caricatural et finalement assez flou.

Depuis deux ans, un documentaire franco belge traite de ce sujet et remporte tous les prix de festivals internationaux. "[Sans frapper](#)" est sorti mercredi en France. Sa réalisatrice [Alexe Poukine](#) espère bien qu'il fera bouger les lignes. Rencontre après avoir visionné son film.

D'abord parce que c'est un gros mot, un mot qu'on ne dit pas. Ensuite, parce qu'il y a eu l'histoire d'Ada. Je suis féministe et j'ai toujours considéré l'être. Pourtant, lorsqu'Ada m'a raconté son histoire, la première pensée qui m'est venue c'est : "Pourquoi est-elle retournée voir son agresseur ?". J'ai eu tellement honte de moi-même pour cette pensée là que je me suis dit qu'il fallait la déconstruire. Et je me suis alors rendue compte que j'avais des idées reçues sur le viol, mais finalement aucune idée de ce que c'est réellement.



13 mars 2022



Il y a quelques années, avant la vague #MeToo, Ada, qui a mon âge (40 ans, ndlr), m'a raconté qu'elle avait été violée à l'âge de 19 ans par un copain, alors qu'elle était encore vierge. C'était l'ex petit ami de sa colocataire. Il l'avait invitée à dîner chez lui, elle ne s'est pas méfiée et il l'a violée ce soir là, une première fois. Comme elle ne comprenait pas ce qui avait eu lieu, qu'elle avait des doutes sur ce qui lui était arrivé, elle est retournée le voir à la fac pour en parler. Elle l'a suivi chez lui, et il l'a violée à nouveau et puis encore une troisième fois.

“ Avec cette histoire, j'ai vraiment compris que si je n'avais pas été violée, c'est juste parce que j'avais eu de la chance. Alexe Poukine

Son histoire m'a énormément touchée parce qu'à ce moment-là, je commençais à comprendre que j'avais été éduquée comme une femme, c'est-à-dire comme quelqu'un qui n'a pas de limites, comme quelqu'un qui doit être gentille, serviable, toujours dans le désir de l'autre et pas dans son propre désir. Je venais d'avoir une petite fille, et je me suis rendue compte qu'inconsciemment j'étais à mon tour en train de l'éduquer comme une proie et de proie, une future victime de viol.

Il y a ce moment où Ada raconte que lorsque la conversation commence à dérapier et que le garçon se met à lui parler de porno, elle se dit : "Dans une heure, je suis partie !" La vraie question est pourquoi elle ne part pas tout de suite. Tout est là : si elle ne part pas, c'est juste parce qu'elle a été éduquée comme une fille, c'est-à-dire ne pas faire de vagues, ne pas mettre l'autre mal à l'aise ou en colère. Alors elle reste, quitte à ce que cela dérape, quitte à ce que sa vie en soit détruite pour un gros paquet d'années. C'est comme ça que les filles sont éduquées encore aujourd'hui : elles sont en permanence dans le désir de l'autre. L'autre étant un homme.



Alexe Poukine, réalisatrice du film "Sans Frapper" • Crédits : Cécile de Kervastoué - Radio France



Presse : Anne-Lise Kontz / anne-lise@n66.fr



13 mars 2022

Une femme qui ne dit pas non ne dit pas oui ?

C'est pour cela que le film s'appelle *Sans frapper*. La plupart des gens pensent que s'il n'y a pas de brutalité avérée, il n'y a pas de viol. Or, avoir une relation sexuelle avec quelqu'un, avec une femme, par exemple, qui dort ou avec une femme qui n'est pas consciente, ou juste une femme qui ne bouge pas, qui a l'air complètement absente, c'est un crime ! Il n'y a pas de consentement : ça se voit, ça se sent. Et la question n'est pas de savoir si elle a dit non mais à l'inverse de savoir si elle dit oui.

Quand vous êtes violée, vous ne savez pas toujours ce qui est en train d'avoir lieu. Très souvent, il y a un phénomène qui se met en place et qui s'appelle [la dissociation](#). Si vous ne comprenez pas ce que c'est que la dissociation, vous ne pouvez pas comprendre ce qu'est le viol. Cette réaction neurologique fait sécréter tellement d'hormones de stress que votre cerveau arrête de fonctionner. Sinon, vous auriez d'une crise cardiaque. Beaucoup de gens vivent donc des viols, et disent la même chose, à savoir qu'ils se dissocient de leur corps et qu'il regardent la scène depuis le plafond. Cela veut dire que vous êtes en train de vivre quelque chose qui ne va pas du tout.

C'est ce que raconte le film. Ada est très jeune, elle a 19 ans, elle est vierge, alors elle ne se rend pas compte. Elle ne comprend pas ce qui est en train d'avoir lieu. Elle ne comprend pas que quelqu'un, qui est soit disant son ami, peut lui faire autant de mal. Elle n'arrive pas à mettre le mot de viol sur cet évènement, elle n'y arrivera que longtemps après dans son histoire. Alors les gens vont vous parler de zone grise, mais en fait, ce n'est pas une zone grise, ni un malentendu : c'est un viol !

Cela soulève bien sûr toute la question du consentement. Car consentir, ce n'est pas céder. Quand vous avez une relation sexuelle avec quelqu'un qui ne bouge pas, qui regarde le plafond, voire qui pleure. Vous devriez vous dire qu'il y a un gros problème, non ? Pourtant, il y a encore beaucoup d'hommes pour considérer que ce n'est pas un viol.

Dans votre film, vous donnez aussi la parole aux hommes, aux violeurs ?

Bien sûr, parce que quand j'ai commencé à raconter l'histoire d'Ada à mes amis hommes, beaucoup me disaient : "Mais si ça c'est un viol alors moi, je suis un violeur", sous entendu, ce n'est pas un viol puisque je ne peux pas être un violeur parce que le violeur est bien sûr toujours un monstre. Sociologiquement, le violeur est construit comme un monstre. Dans l'imaginaire, les viols sont commis la nuit par un inconnu armé, potentiellement un peu psychopathe. Ils sont spectaculaires et le violeur c'est Fourniret. Mais dans la réalité, ce n'est pas du tout cela et les statistiques le répètent. Dans plus de 80% des cas, les victimes connaissent bien, voire très bien, leur agresseur.

“ En général, la personne qui vous viole, c'est votre conjoint, votre meilleur ami, votre collègue de travail, votre cousin, votre voisin. *Alexe Poukine*





13 mars 2022

Par ailleurs, le violeur est souvent quelqu'un d'extrêmement sympathique, drôle, un bon père de famille. Les hommes qui avaient violé que j'ai rencontré pour le film pourraient être mes meilleurs amis. Ce sont des hommes charmants. Il n'empêche qu'ils ont commis un crime. Il faut parler de ces violeurs là et faire parler les violeurs parce que cela fait des années que les femmes se coltinent seules cette question du viol et essayent de déconstruire la façon dont elles ont été éduquées, dont elles ont réagi, etc. Mais jamais les hommes n'ont la parole.

“ *Tant que les hommes ne se diront pas que, peut-être éventuellement, ils ont violé quelqu'un, tant qu'ils ne déconstruiront pas la légitimité des actes violents qu'ils commettent, on ne va pas s'en sortir. Alexe Poukine*

Il faut que les hommes commencent à prendre conscience de ce qu'ils font ; que forcer une femme ou un homme à avoir un rapport sexuel n'est pas légitime. Cela s'appelle un viol et c'est un crime. Je pense que tant que les hommes ne se diront pas que, peut-être éventuellement, ils ont violé quelqu'un, tant qu'ils ne déconstruiront pas la légitimité des actes violents qu'ils commettent. À la sortie du film, beaucoup d'hommes m'ont écrit pour me dire que suite à la vision du film, ils avaient rappelé des personnes avec qui ils avaient eu des rapports sexuels pour demander si ça allait. Cela, pour moi, c'est quand même quelque chose de gagné.

Vous avez choisi de raconter l'histoire du viol d'Ada d'une manière qui le rend presque universel...

Oui, j'ai écrit le film avant "MeToo" et j'avais très peur de demander à Ada de témoigner face caméra. Parce que je me disais que la violence qu'elle avait subie, elle allait la subir "fois mille" mais via un public cette fois-ci. Surtout, je voulais que les gens se mettent à la place de Ada, parce qu'on peut tous "être Ada" à un moment donné de notre vie. Alors, je lui ai demandé d'écrire un texte, j'ai déterminé 10 chapitres et j'ai cherché des gens pour interpréter ces textes et pour leur demander ensuite, "Qu'est-ce que ça leur avait fait d'interpréter ce texte" ? En quoi cela faisait écho à leur propre existence ?

“ *Il suffit que vous commenciez à parler du viol autour de vous et c'est une hécatombe. Alexe Poukine*

Au début, j'ai demandé à des comédiens et comédiennes professionnelles de jouer. Mais assez vite, je me suis rendue compte que beaucoup d'entre eux n'avaient pas été violés ou n'avaient pas travaillé sur la question. Tous réitéraient le cliché qu'on a du viol à savoir "Pourquoi est-ce qu'elle y est retournée ?" Moi, je voulais aller plus loin que ces stéréotypes dangereux sur le viol.





13 mars 2022

J'ai donc commencé à chercher des femmes qui avaient été violées. C'était facile : il suffit de commencer à en parler autour de vous et c'est une hécatombe, c'est la catastrophe. En revanche, lorsque j'ai commencé à chercher des auteurs de viol, là, c'était très difficile. Pourtant, si les statistiques officielles avancent qu'une femme sur six a été violée, si l'on prend en compte qu'il y a des récidivistes, on peut dire que cela fait un homme sur douze qui viole. Cela fait quand même un gros paquet d'hommes. Mais ces hommes là sont absolument invisibles. Ils n'existent pas. Ils sont nulle part.

Pour autant, je voulais montrer tous les gens du film comme des êtres humains, sans les réduire à un statut de victimes ou de bourreaux. Je pense qu'on n'est pas qu'une victime ou un bourreau, c'est un état que l'on traverse. Mais pour le traverser, il faut avoir conscience d'avoir à un moment donné été d'un côté ou de l'autre, voire des fois des deux côtés. Cela demande de s'interroger soi-même sur des moments de vie que l'on préfère parfois oublier. Et c'est cela que je voulais faire dans ce film.

Un film pour faire prendre conscience ?

Exactement. *Sans frapper* a été sélectionné dans de très nombreux festivals partout dans le monde. Le nombre de femmes qui sont venues me dire qu'elles avaient compris qu'elles avaient été violées et parfois même à répétition, quarante ans après, est impressionnant. Des femmes de 80 ans qui venaient pleurer dans mes bras pour des viols commis entre leurs 20 ans et leurs 40 ans. Il y en a eu un nombre tellement considérable.

C'est pour cela que j'ai choisi de faire le film comme ça, parce que le viol n'est pas une histoire individuelle. C'est une histoire éminemment politique. On dit qu'une femme sur six a été violée. Je pense que c'est faux. Je pense que c'est très optimiste comme chiffre. Quand vous êtes violée, vous ne faites partie que d'une histoire politique qui, d'une certaine façon, ne vous appartient pas. Vous êtes juste victimes du patriarcat, de la domination masculine.

Et le cinéma dans tout ça ?

Le cinéma est un outil de construction de nos imaginaires énorme. Or, depuis des décennies, [il véhicule la culture du viol](#) et fait des ravages hallucinants. Le plus flagrant, c'est "*Le dernier tango à Paris*". C'est un viol en direct ! Ce type aurait dû aller en prison mais personne n'en a parlé pendant des années et tout le monde trouve ce film magnifique ! Mais, c'est presque une initiation au viol pour les spectateurs et ce n'est pas du tout anecdotique dans l'histoire du cinéma.

Parce que le cinéma est fait par des hommes, pour des hommes, validés par des hommes. Bien sûr, il y a des évolutions mais cela reste le cas et cela me met encore très en colère. Voir les codes virilistes en permanence valorisés, la culture du viol en permanence valorisée, si on y réfléchit, c'est insupportable. Le cinéma valide et transmet tous les codes du patriarcat. Or les viols et les féminicides en sont les conséquences directes parce que c'est ce qui arrive en bout de spectre. Avant le viol, il y a tout ce qui annihile les femmes dans la vie et la société, ces petites réflexions quotidiennes, le fait que vous soyez payée 25% de moins, qu'on vous dévalorise en permanence, qu'on considère qu'être agressée, c'est valorisant, etc. C'est juste des petites choses, mais qui répétées toute votre vie font qu'on vous rappelle bien qu'il faut rester à votre place, c'est-à-dire à une place de joli objet et... de proie.

<https://www.franceculture.fr/societe/viol-savez-vous-vraiment-ce-que-cest>



Presse : Anne-Lise Kontz / anne-lise@n66.fr

«Sans frapper», au cœur des violences sexuelles

Brut et quasi pédagogique, le documentaire confronte le témoignage cru d'une victime de viol au ressenti et aux expériences personnelles des comédiens qui le récitent.

Ses mots servent de fil conducteur au documentaire. Quand elle avait 19 ans, qu'elle était encore vierge, Ada Leiris a été violée. Trois fois, par le même homme. Cet homme, elle le connaissait :

il avait été le petit ami de sa colocataire. Son histoire, la jeune femme la raconte dans un texte cru, violent, à l'image de ce qu'elle a vécu. Dans ce documentaire sans fioriture, à la mise en scène très brute, une dou-



Le lâcher-prise des comédiens impressionne. CVB ALTER EGO

zaine de comédiens s'appropriate les mots d'Ada, face caméra, dans l'intimité d'un salon ou d'une chambre. A leur tour, en son nom, ils lisent ce texte qui dit la sidération qui s'est emparée d'elle quand le jeune homme l'a déshabillée, sans qu'elle ait véritablement eu le temps de comprendre. La dissociation de son corps, qui la conduit à fixer le plafond, à «hurler à l'intérieur», tandis qu'il «cogne dans l'os comme un dératé». L'incompréhension, la honte, la culpabilité. La haine, aussi. L'accueil froid au commissariat, le risque de «parole contre parole» brandi chez l'avocat. Les mots d'Ada disent tout des mécanismes pervers qui enferment les victimes de viols dans le silence, de leur difficulté à «vivre, oublier, en essayant de s'accrocher» à tout ce qu'elles peuvent ensuite.

Outre la force de ce témoignage, la véritable prouesse du film réside dans le lâcher-prise des comédiens. Abandonnant cha-

cun à leur tour le texte qui les réunit, ils livrent leur ressenti, voire leur jugement, face au récit d'Ada. Là, transparait le regard que la société porte sur les victimes de viol : «Pourquoi est-elle retournée le voir? Est-ce qu'elle n'a pas voulu ce truc?» Surgissent aussi des récits très personnels, de celles et ceux qui ont aussi vécu des violences sexuelles. Et de ceux qui en ont commis. A propos des préjugés sur les violeurs, l'un d'eux lance : «C'est comme si on avait construit quelque chose de monstrueux. Comme ça, le violeur, c'est personne.» Ce film rappelle que c'est au contraire un peu tout le monde: neuf fois sur dix, la victime connaît son agresseur. Avec ce chœur de voix entremêlées, inextricables, Alexe Poukine livre un outil presque pédagogique pour faire évoluer notre regard collectif sur ce crime, dont 65 000 femmes se sont déclarées victimes en 2018 en France. Quand elle s'est enfin sentie écoutée, Ada, elle, a pensé : «Il y a donc un nous. Je ne suis ni folle ni seule.»

VIRGINIE BALLEST

SANS FRAPPER
d'ALEXE POUKINE (1h25).

<https://www.libération.fr/culture/sans-frapper-au-choeur-des-violences-sexuelles-20220309-MFKDCXYFFD7DIZZ5YVKDSCZXE/?redirected=1>

Un concert de voix pour dire le consentement

Un documentaire subtil trouve une forme originale pour comprendre le viol

SANS FRAPPER

Tout est parti d'une rencontre, d'un récit et d'un questionnement, survenus simultanément en 2013 quand, à l'issue d'une projection de son premier film documentaire *Dormir, dormir dans les pierres*, Alexe Poukine est abordée par une femme d'une trentaine d'années, désireuse de raconter son histoire. Elle se nomme Ada Leiris, dit avoir été violée trois fois dans la même semaine par un jeune homme qu'elle connaissait. Elle avait alors à peine 19 ans.

La réalisatrice, qui se dit pour tant « féministe primaire », est sceptique. Les confidences qu'elle recueille présentent des incohérences et, surtout, ne collent pas à l'idée qu'elle se fait d'un viol – une agression commise dans un coin isolé, la nuit, par un inconnu dangereux. L'histoire que lui a confiée Ada, cependant, la hante. Pourquoi la jeune fille ne s'est-elle pas débattue ? Et pourquoi est-elle retournée chez son agresseur ?

Mémoire traumatique

L'incompréhension pousse la cinéaste à revoir Ada. Elle prend alors le temps de l'écouter, l'enregistre patiemment et longuement durant deux ans. Parallèlement, elle entreprend des recherches sur les mécanismes de la mémoire traumatique, échange avec des amies proches et découvre que beaucoup ont vécu des expériences similaires. Le travail fait son œuvre, Alexe Poukine corrige

son premier jugement. Lequel, prend-elle conscience, avait été dicté par sa définition erronée du consentement. Non, un viol ne s'accompagne pas forcément de coups et peut se produire, comme l'indique si bien le titre du film, « sans frapper ».

Si la genèse du projet est ici longuement décrite, c'est que son empreinte s'inscrit sur tout le film. Le marque comme un sceau. Et ce, de la manière la plus subtile qui soit, par la forme d'un récit à plusieurs voix. La réalisatrice avait pris le parti de ne pas mettre en scène Ada, mais de faire raconter son histoire par douze femmes et deux hommes qui tous la prolongent par le récit de leurs propres expériences. Certains aussi disent la manière dont ils ont réagi à la lecture de ce témoignage qu'ils allaient devoir ensuite rapporter, à tour de rôle, telle une prise de relais.

En transformant le « je » en « nous », et en conjuguant ainsi le singulier au pluriel, le procédé possède la vertu de recréer – et de

En transformant le « je » en « nous », le procédé a la vertu de recréer le cheminement auquel s'est confrontée la réalisatrice

Conchita Paz. LAVINET. CINQUÈME HEURE



moins, ils se sont rapprochés puis embrassés. Tout ensuite est allé très vite. « Il m'a attrapée, il cognait dans mon vagin comme un dévot. Je hurlais à l'intérieur, mais ma mâchoire demeurait serrée. J'ai dit que je voulais faire une pause, mais il a continué à cogner, je ne sentais plus rien. »

« Je hurtais à l'intérieur » Quelques jours après, elle a demandé à lui parler, elle voulait comprendre. Il l'a emmenée chez lui. La deuxième fois fut plus violente. « Ça cogne, ça cogne, il force, je me suis dit que mes fils allaient se déchirer. » La troisième fois, c'est elle qui l'a irrité.

La suite décrit une longue descente : la haine, la colère, la culpabilité et la honte croissant à sa progression, étouffant progressivement l'estime de soi. « Chez moi, il y avait des vêtements partout, mes cheveux étaient sales, je tenais des propos déraisonnés et je peinais à me tenir debout. Tout était à l'état d'abandon. Tout ce que j'étais avant, ma douceur, ma vulnérabilité, ma sensibilité, je me suis mise à le détester, parce que je pensais que c'était d'essais de sexe, le viol. »

Et puis, un jour, après plusieurs tentatives ratées auprès de pays, un petit miracle se produit. « Je me suis rendue à une thérapie de groupe où j'ai entendu pour

la première fois qu'on était là pour m'écouter et m'aider. Il y avait donc un nous, j'étais engagée dans une histoire plus globale, je n'étais ni folle ni seule. » C'est ce « nous » que met magnifiquement en scène *Sans frapper*, en faisant se succéder les visages, les voix, les expériences, les remises en question. Au point de brouiller parfois les pistes. L'histoire d'Ada se mélange à celle des autres, toutes se répondent, gonflent l'écho d'une parole collective à laquelle il est impossible de rester sourd. ■

VERONIQUE CAUHAPE

Documentaire belge d'Alexe Poukine (1 h 25)



SERIES MANIA

FESTIVAL INTERNATIONAL - LILLE / HAUTS-DE-FRANCE

https://www.lemonde.fr/culture/article/2022/03/09/la-campagne-de-france-petite-nature-sans-frapper-les-films-a-l-affiche-cette-semaine_6116673_3246.html

8 mars 2022

SANS FRAPPER

Un film de Alexe Poukine

Avec Conchita Paz, Epona Guillaume, Marijke Pinoy, Yves-Marina Gnahoua, Aurore Fattier, Tiphaine Gentilleau, Sophie Sénécaut, Maxime Maes...



Passer du témoignage isolé au récit choral

Synopsis : À l'âge de 19 ans, Ada accepte de dîner avec l'ex d'une amie. Elle consent à un baiser puis tout s'enchaîne. Manquant d'expérience sexuelle, elle ne prend pas conscience que cet homme la viole et il lui faudra des années pour trouver les mots...



Critique : Dans la société en général et au cinéma en particulier, le viol reste l'une des questions les plus taboues et les plus compliquées à aborder, malgré de grandes avancées récentes en termes de libération de la parole. "**Sans frapper**" est un film rare et indispensable, car sa réalisatrice, Alexe Poukine, s'empare du sujet avec douceur et inventivité pour lui donner une résonance inédite et pour déconstruire les idées reçues.

Tout comme Étienne Chaillou et Mathias Théry ("La Sociologue et l'Ourson", "La Cravate"), Alexe Poukine réinvente le documentaire et notamment le film d'entretien. Elle opte pour un dispositif en apparence artificiel mais qui n'empêche en rien la sincérité des propos, bien au contraire. Le texte écrit par Ada Leiris à propos de son expérience personnelle du viol est ainsi interprété par un grand nombre de femmes très différentes les unes des autres (diversité d'âges, d'origines, de couleurs de peau...) mais aussi par deux hommes (l'un hétéro, l'autre homo).

Cette mise en scène surprend (on peut croire initialement que la première qui apparaît à l'écran, Conchita Paz, est Ada elle-même, alors que celle-ci n'est jamais filmée) et cela déstabilise d'autant plus qu'Alexe Poukine complexifie son dispositif en incluant dans son montage des prises ratées ou des scènes de répétitions (le texte étant parfois prononcé plusieurs fois, ce qui peut entrer en écho avec le ressassement d'un traumatisme) mais aussi en laissant les interprètes s'exprimer sur leurs ressentis ou sur leur vécu personnel, brouillant donc les frontières entre authenticité et appropriation de l'histoire d'autrui. Il est quelquefois ardu de savoir quand il s'agit d'un témoignage direct ou d'une réinterprétation de celui d'Ada, ce qui provoque régulièrement une envie de savoir précisément qui a vécu quoi. Mais en y réfléchissant, il apparaît que cela n'apporterait rien à nous, public, et que cette curiosité tient même d'une sorte de voyeurisme malsain. Or, dans ce documentaire hors norme, l'essentiel est dans ce qui est dit sur le viol ainsi que dans la diversité des approches et des réflexions.

Ce faisant, "**Sans frapper**" tisse une toile où les récits s'entremêlent, rendant ainsi universelle cette question du viol, au point que chacun-e se sent concerné-e. « Il y a donc un nous », comme le dit un moment le texte. Et ce « nous » devient encore plus vaste que la sororité souvent mise en avant à ce sujet. Au fil de ce véritable kaléidoscope filmique, il est possible d'avoir l'impression que tout le monde est plus ou moins victime de la culture du viol, ou *a minima* imprégné par celle-ci. On se rend compte surtout que le viol est souvent plus pernicieux que le cliché du monstre agresseur (même s'il existe) et que, si ses limites peuvent paraître confuses de l'extérieur, le ressenti et la parole des victimes doivent primer.

Sans tabou et sans jugement, ce documentaire pose la question des zones grises et des limites floues entourant la définition du viol, exposant la difficile et douloureuse prise de conscience qu'il s'agit bien d'un viol pour un événement donné, évidemment du point de vue des victimes (entre déni, honte, culpabilité et stress post-traumatique) mais aussi pour certains agresseurs. C'est aussi à ce propos que "**Sans frapper**" est vertigineux car plusieurs passages conduisent à questionner nos propres comportements et à penser que n'importe qui peut être coupable de viol. Trois scènes sont particulièrement frappantes : celle où l'homme hétéro tente, avec beaucoup de gêne, de relire son propre passé en se demandant s'il n'a pas été violeur sans le vouloir ; celle où l'on comprend qu'une intervenante a été violée par une femme ; et celle où Maxime Maes, travailleur du sexe homosexuel, avoue, avec honte et dégoût, qu'il a, sous l'emprise de la drogue, violé son partenaire. Pour compléter le film lui-même, on peut citer ces propos de la réalisatrice dans le dossier de presse : « La plupart de mes amis garçons [...] m'ont dit que si ce qu'Ada décrivait comme un viol, alors ils étaient eux-mêmes des violeurs ».

On peut sortir de la projection avec un sentiment dominant d'effroi, en se disant que le viol est partout, mais "**Sans frapper**" n'est pas aussi sombre qu'il n'y paraît, car il invite aussi à l'examen de conscience, à l'humilité, à l'écoute, à l'empathie, à la solidarité. Et il s'agit évidemment d'un plaidoyer pour des relations non violentes (sans frapper) et respectueuses du consentement mutuel (on n'entre pas sans frapper).

<https://www.abusdecine.com/critique/sans-frapper/>

Alexe Poukine n'aborde pas de front la question du viol. Elle distribue la parole à plusieurs femmes, des comédiennes sans doute, des hommes aussi. La mise en scène, l'écriture assument une forme de sublimation du récit autobiographique dans une longue et belle pagination littéraire. Les témoignages s'intègrent dans un plan fixe où le rythme des mots, la portée volontairement aérienne des phrases choisies apportent à ces portraits féminins ou masculins une dimension proprement spirituelle. Les personnages deviennent des figures de roman, qui, à la suite de la première violence sexuelle subie, composent une féminité complexe. On ne sait pas si elles se racontent, ou si elles mettent en scène le récit possible d'une féminité avortée. La réalisatrice elle-même participe au dialogue, interrompt la parole, reformule les propos, comme si, soudain, le véritable drame du film était celui d'Alexe Poukine elle-même.



Il faut se laisser embarquer par le mystère de la forme du documentaire. Parfois, certaines postures ou récitations peuvent agacer le spectateur, dans la mesure où elles cultivent l'ambiguïté du récit de ces femmes. Le plus intéressant apparaît dans les méta-commentaires qu'elles apportent au texte contraint que la réalisatrice leur a fourni. La vérité de ces femmes meurtries devient centrale quand elles oublient le texte lu, et donnent la voie à leur intimité. Le film refuse l'apitoiement. Il offre sur l'écran des visages dignes, apaisés, qui ont recomposé leur histoire grâce au souvenir que le texte écrit pour le film a fait émerger. *Sans frapper* témoigne de la portée résiliente de l'art et de la possibilité de devenir soi-même après le pire. De même, le film parle des auteurs de viol ou de violences conjugales, à partir des témoignages de ces femmes ou de ces hommes. A ce moment, le film prend une tournure absolument remarquable. On comprend alors toute la complexité de la sexualité qui mêle indifféremment plaisir, douleur, culpabilité, ratages et réussites. Chacun devient alors un potentiel auteur ou une potentielle victime de viol.

<https://www.avoir-alire.com/sans-frapper-alexe-poukine-critique>

6 mars 2022

"Sans frapper" : le nouveau film documentaire audacieux d'Alexe Poukine brise les idées reçues sur le viol

Ce deuxième long-métrage de la réalisatrice Alexe Poukine propose un regard kaléidoscopique sur la question du viol, en mettant en scène à travers plusieurs voix le récit d'une victime.

Le nouveau documentaire d'Alexe Poukine aborde avec un parti pris de réalisation audacieux et éclairant la question du viol et des "zones grises" qui accompagnent très souvent ce "*phénomène sociétal de grande ampleur*". Le film, en salles le 9 mars 2022, met en scène d'une manière originale et décalée le témoignage d'Ada, une victime.



Le film aborde avec sensibilité toutes les questions qui se posent sur le viol : les faits, la honte, la culpabilité, les dégâts qu'il occasionne. Les mots sont parfois crus, parfois suspendus, tant il est difficile de parler de ce traumatisme. *"Je n'étais plus personne"*, raconte Ada dans la voix d'une comédienne.

"On peut dire ce qui ne te tue pas te rend plus fort, mais il y a des expériences qui te font désapprendre, essentiellement. Tu désapprends le lien, tu désapprends le désir, tu désapprends la confiance. Est-ce que c'est intéressant ? Non, ça ne l'est pas du tout"

Ada, *"Sans frapper"*

"On a l'habitude de décrire le violeur comme un monstre, un si grand monstre qui ne peut être comparé à personne de réel, ce qui revient à dire qu'il n'existe pas", dit une des protagonistes. Or, et le film le rappelle, un tiers des viols a lieu à l'intérieur des couples, et dans la majorité des cas, la victime connaît son violeur.

A l'origine du film, une rencontre d'Ada avec la réalisatrice Alexe Poukine en 2013, à la fin de la projection de son premier long-métrage, *Dormir, dormir dans les pierres*. Ada lui raconte ce qui lui est arrivé neuf ans plus tôt.

Quand elle a 18 ans, Ada décide de partir s'installer à Lille avec sa meilleure copine, Mathilde. Les deux jeunes filles rêvent de la grande vie, loin des parents. Ada rencontre Hugo, avec qui elle vit son premier amour. Mathilde elle aussi a rencontré un garçon, prénommé Julien. Mais Hugo quitte Ada, et le petit ami de Mathilde lui avoue qu'il est amoureux de sa colocataire.

Le viol

Mathilde s'en va. Ada accepte de passer une soirée avec Julien pour lever les ambiguïtés, dissiper le "malaise" qu'elle ressent en sa présence. Mais c'est l'inverse qui se produit. Ada, vierge, subit une relation sexuelle non consentie, puis une seconde, et encore une troisième, dans la même semaine. La jeune femme se rend aux trois rendez-vous avec Julien de son plein gré. Il lui faudra du temps pour mettre un mot sur ce qu'elle a subi et vécu comme une honte : un viol.

6 mars 2022



Choeur

Pour mettre en scène le récit d'Ada, la réalisatrice a décidé de faire dire à d'autres les mots écrits par Ada pour raconter son histoire. *"J'ai rencontré plusieurs auteurs de viol pour le film, des gens parfois adorables, qui pourraient être mes meilleurs amis ! Au bout d'un moment, j'ai compris que le sujet du film était l'empathie, que c'était la question : comment peut-on s'identifier à quelqu'un qui a vécu ça ? J'ai donc demandé à Ada d'écrire ce texte, je l'ai divisé en plusieurs parties, et j'ai cherché des personnes qui pourraient l'interpréter et le commenter"*, explique la réalisatrice.



Des comédiennes, mais aussi des psychologues, des avocats, des prostitués, ou encore ses amis proches, des femmes et des hommes, de tous âges, s'emparent des mots d'Ada en y mettant un peu de ce qu'ils sont. Puis ils commentent, expriment ce qu'ils ressentent et comprennent (ou pas) de ce récit. Puis le texte d'Ada les emmène peu à peu vers leur propre vécu, leurs propres expériences, douleurs et hontes enfouies, qu'ils soient femmes ou hommes, agresseurs ou agressés.

Cet habile dispositif met en abîme une expérience et permet d'interroger chacun (les protagonistes du film comme les spectateurs) sur son propre rapport à la sexualité, au consentement, à la notion de viol, et d'en déconstruire *"l'image fantasmée"*.

6 mars 2022

"Un phénomène sociétal de grande ampleur"

L'idée d'incarner le récit d'Ada dans les voix de ce chœur est aussi une manière pour la réalisatrice de montrer que le viol n'est pas seulement un drame individuel, mais aussi un *"phénomène sociétal de grande ampleur"*. Incarnée par une diversité de visages -des femmes, des hommes, vieux, jeunes, blancs, noirs, agresseurs, agressés- cette histoire permet, en brouillant les pistes, de mettre en place des mécanismes d'identification très puissants, tout en interrogeant le spectateur sur les clichés, sur les représentations.



Les interviews se succèdent en plans fixes, presque sans aucune transition, et sont réalisées le plus souvent dans un décor familial, dans les lieux de vie des intervenants, baignés dans une lumière douce. Une atmosphère enveloppante qui contraste avec la violence du sujet, et qui accompagne le spectateur dans l'appréhension d'un sujet compliqué. Autant sur le fond, que sur la forme, *Sans frapper* est un film fort et éclairant, qui, au-delà de la question du viol, interroge sur la sexualité, le désir, la capacité de chacun à dire son propre désir et à entendre celui de l'autre.



https://www.francetvinfo.fr/culture/cinema/sorties-de-films/sans-frapper-le-nouveau-film-documentaire-audacieux-d-alexe-poukine-brise-les-idees-recues-sur-le-viol_4990588.amp

PETITE NATURE, SANS FRAPPER, WOMEN DO CRY... nos coups de cœur du 9 mars

Au lendemain de la Journée Internationale des Droits des Femmes, les salles obscures se parent de féminisme et mettent à l'honneur des personnages battants au cœur de récits durs et émouvants. On vous donne nos favoris de la semaine.

***Sans Frapper*, d'Alexe Poukine**



À travers le visage de personnes multiples, hommes, femmes, de tous âges et toutes origines, Alexe Poukine livre un documentaire sur le récit des viols d'Ada, une jeune fille de 19 ans victime d'un homme à plusieurs reprises dans la même semaine. La jeune femme en question a posé des mots sur ses expériences traumatisantes, passant au crible de son ressenti les actes subis, la prise de conscience, le dépôt de plainte ou encore les conséquences physiques et psychologiques. Les interprètes de ses écrits délivrent son message avec une telle émotion que tous pourraient être elle.

À ce texte très intime se heurtent leurs propres expériences personnelles. Jugements, émotions, prises de conscience et introspections se révèlent face à la caméra de la réalisatrice, qui parvient à catalyser des moments de grande sincérité pour dresser un portrait universel, résolument humain, impactant, déstabilisant. Si la violence de la narration rend par moments le documentaire douloureux, ce qu'elle fait émerger chez les protagonistes comme chez le spectateur s'impose comme une nécessité. *Sans frapper* devient alors une thérapie de groupe à la sensibilité super-puissante.

...

<https://www.journaldesfemmes.fr/loisirs/cinema/2793695-petite-nature-sans-frapper-kung-fu-zohra-women-do-cry-women-do-cry/>

MADMOISELLE

9 mars 2022

CINÉMA

Comment mieux retranscrire la parole des victimes de violences sexuelles au cinéma

Sophie Castelain-Youssouf | 09 mar 2022

PARTAGER ▶

C

e mercredi 9 mars sort au cinéma le film documentaire *Sans frapper*, par lequel la réalisatrice Alexe Poukine se questionne sur la représentation des victimes de violences sexuelles.

Depuis 2017 et **l'explosion du nombre de témoignages** de la part de femmes œuvrant dans les industries culturelles avec **les mouvements #Metoo et #balancetonporc**, la culture a pris un tournant sans précédent dans sa manière de produire et penser ses créations.

La question du bien-être au travail, la prise au sérieux des plaintes, la déconstruction des comportements toxiques et stéréotypes liés au genre induisent **une remise en question profonde de l'industrie cinématographique** depuis cinq ans. Le long-métrage ***Sans frapper*** en est le parfait exemple.

Retrouvez la bande-annonce de *Sans frapper* d'Alexe Poukine



Le point de départ du scénario est simple, **Ada a subi trois agressions l'année de ses 19 ans**, par un garçon qu'elle connaissait. Elle ne sait pas comment qualifier cet acte sexuel dans les premiers temps, car **cela ne ressemble pas à l'image qu'elle se faisait du viol**. Cela en dit long sur **la culture du viol ambiante**.



MADMOISELLE

9 mars 2022



L'image de l'agresseur doit être déconstruite

Cette histoire n'est pas fictive, elle arrive littéralement à Ada qui l'a confiée à la réalisatrice de [Sans frapper](#). Depuis 2013, **Alexe Poukine** enregistre Ada, qui a mis des années à mettre des mots sur cette expérience.

Elle lui raconte les détails de cette expérience traumatisante et lui explique comment elle est retournée à plusieurs reprises vers ce garçon, qui sortait avec sa meilleure amie. **Comment la honte s'est emparée d'elle** après leur première fois ensemble, et pourquoi elle ne s'est pas rendue compte que les relations sexuelles qu'elle a eu avec cet homme n'étaient pas consenties.

Au-delà de la notion de violences sexuelles, [Sans frapper](#) questionne notre image du violeur :

« Nos sociétés construisent une représentation du violeur comme une sorte de monstre, un sadique, un pervers, peut-être même un débile mental... Ce n'est absolument pas le cas. J'ai rencontré plusieurs auteurs de viol pour le film, des gens parfois « adorables », qui pourraient être mes meilleurs amis ! »

Alexe Poukine



MADMOISELLE

9 mars 2022

Cela explique pourquoi les victimes de violences sexuelles ont tant de mal à faire entendre leur voix et à être prises au sérieux... **Si l'agresseur ne ressemble pas à l'image stéréotypée** qui est véhiculée de lui, **la faute est régulièrement rejetée** sur la vraie victime, forcément une menteuse revancharde ou sadique qui l'aurait bien cherché...

Ce qui met en avant une seconde notion capitale dans la compréhension des victimes : **l'empathie.**



La compréhension des victimes passe par la création d'empathie chez les spectateurs

Parce que l'empathie que l'on ressent pour quelqu'un est plus souvent liée à sa personnalité qu'aux faits vécus et racontés par cette personne, j'ai tenu à ce que certains passages soient joués par différents interprètes. Ainsi, je voulais que le spectateur s'interroge sur ses mécanismes d'identification.

Alexe Poukine



MADMOISELLE

9 mars 2022

Dans *Sans frapper* l'histoire d'Ada est jouée et interprétée par des femmes et des hommes acteurs ou non. Chacun commence par **questionner le comportement d'Ada** de retourner vers le garçon qu'elle connaissait, et nous fait douter en tant que spectateur sur **la gravité des faits...**

Le mot « viol » n'est utilisé que très tard dans la narration, et à raison. La réalisatrice veut que le spectateur se rende compte par lui-même de l'importance des actes et prête attention à la notion de consentement.

Une fois cette notion instaurée, Alexe Poukine joue sur l'identification, elle demande même à ce que les mêmes mots soient racontés par deux personnes différentes à un intervalle très proche. L'expérience est significative, l'empathie se crée davantage pour l'une des deux personnes, et le pire c'est qu'il devient du coup difficile de remarquer qu'il s'agit du même récit.



Raconter la reconstruction après une agression

Par la suite, d'autres récits se mêlent à l'histoire d'Ada, qui montre que **cette histoire n'a tristement rien d'exceptionnelle** et qu'elle est au contraire plutôt répandue... Puis les victimes abordent les différentes étapes de leur lente reconstruction, qui pour certains n'aboutira peut-être jamais, et qui devront **apprendre à vivre avec.**

Puis vient **les conséquences de la déclaration d'un viol.** La remise en cause de la part de leur entourage voire l'isolement des victimes...

MADMOIZELLE

9 mars 2022

Ce film est trois fois un documentaire : sur Ada, sur les 14 personnes qui révèlent une partie de leur histoire et sur la façon dont on peut se mettre, ou pas à la place de quelqu'un.

Alexe Poukine



Sans frapper est **une suite de témoignages** qui nous met face au fait que la culture du viol n'est pas une lubie féministe, et que même **les agresseurs n'ont pas conscience** de perpétrer des actes qui détruisent la vie de leurs victimes.

Salué et diffusé par différents festivals à travers le monde ***Sans frapper*** remplit entièrement la volonté de la réalisatrice d'en faire un film documentaire pédagogique. Des récits que vous pourrez découvrir en salle ce **mercredi 9 mars**.

À lire aussi : [Cette action contre la culture du viol est douloureuse, mais nécessaire](#)

<https://www.madmoizelle.com/comment-mieux-retranscrire-la-parole-des-victimes-de-violences-sexuelles-au-cinema-1253977>

